

et d'Arnold pour s'emparer de la province. Cette lettre a été écrite par le capitaine Gamble, un des officiers stationnés à Québec, et elle reflète sans aucun doute le sentiment militaire d'alors :

“ Le croiriez-vous, mon cher ami, il n'y a pas encore un seul Canadien enrôlé, et il n'y a pas d'apparence qu'il y en ait. Ces gens ont perdu tout courage, et paraissent même bien déterminés à ne pas se battre; aussi, M. Carleton ne peut former un seul régiment de miliciens. La peur leur a fait perdre l'esprit, et les plus violents d'entre eux ne parlent que de défendre leur province. Beaucoup d'entr'eux livreraient leurs armes aux Yankees s'ils se montraient seulement; de fait les Seigneurs n'ont aucune influence, et ne peuvent se faire obéir d'un seul homme, mais on dit au quartier général de la province qu'on espère qu'avec le temps les Canadiens seront amenés à prendre les armes en faveur du gouvernement. M. Carleton, me dit-on, est très fâché et déconcerté. Nous sommes tous impatients d'avoir des nouvelles sûres de la rencontre à Bunker's Hill. Nous attendons M. Carleton ici dans quelques jours, et il va essayer d'enrôler la milice, mais je crois que vous ne devez attendre aucune diversion en votre faveur de la part de cette province, et même je doute que la milice s'y conduise courageusement à moins qu'elle n'y soit forcée par l'adjonction d'un corps de troupes régulières.

“ Les adversaires de l'acte de Québec, qui sont nombreux parmi les habitants anglais, se réjouissent de la nonchalance des Canadiens, et, vous pouvez en être sûr, les Yankees ont eu des émissaires chez les Canadiens français, qui les ont ainsi refroidis à l'égard du gouvernement; il semble en outre que douze années de paix ont éteint leur ardeur martiale, et cela, joint aux douceurs d'un gouvernement britannique, leur fait désirer de vivre en repos. Je suis d'opinion (et beaucoup d'autres ici pensent comme moi) que si les rebelles pouvaient faire marcher un corps d'armée suffisant pour vaincre les troupes régulières à Saint-Jean, qui ne consistent qu'en deux régiments, ils feraient bien aisément la conquête du Canada, mais j'espère qu'ils auront assez à faire chez eux. Nous avons essayé, hier, de rassembler la milice anglaise de la ville et du district, pour l'organiser et faire nommer des officiers, mais ceux qui se sont rendus à l'appel ne dépassaient pas le nombre si respectable de soixante-dix; vous pouvez voir par là comment sont disposés les marchands et habitants anglais. Il est bien certain que pendant tout l'hiver les gens de nos colonies ont été en correspondance avec les Canadiens et les Anglais d'ici, et je suis porté à croire que c'est là la cause de leur froideur actuelle.”

Haldimand qui, pour le dédommager de la perte de sa position de commandant dans l'Amérique du Nord, avait été nommé, en 1775, à la position d'inspecteur général des forces des Antilles, avec la solde de major général, fut informé, en août 1777, qu'il avait été choisi pour remplir le poste de gouverneur du Canada, et que le roi désirait qu'il s'embarquât pour Québec avant la clôture de la navigation. Cependant, il en fut empêché par les vents contraires, mais dans tout le cours de cet hiver et du printemps suivant, il s'occupa à prendre des dispositions pour les approvisionnements, et à presser l'adoption de mesures pour fortifier convenablement la province. Le 30 juin 1778, il débarquait à Québec et prenait le commandement; Carleton partit aussitôt après son arrivée.

La situation de Haldimand était des plus difficiles, privé, comme il l'était pendant six mois de l'année, de toutes communications avec le reste du monde, sauf celles qu'il pouvait entretenir par la voie lente et incertaine d'Halifax, ou par des éclaireurs ou des messagers constamment exposés au danger d'être arrêtés. Même en été, les courriers n'étaient pas fréquents, et les retards dans la réception des